

avons aussi le mois de mar, marse, marse et même morse.

Je pourrais citer des centaines d'exemples semblables qui font voir que, en cela, comme pour le reste, il n'y a pas de règle générale dans notre langage. Un peu d'attention, sur les bancs du collège, corrigerait ces défauts.

Les gens instruits, une fois dressés à se surveiller quand ils parlent, répandraient vite une bonne prononciation autour d'eux, et, graduellement, tout le peuple s'en ressentirait.

Nous avons pour points d'appui l'unité et la pureté du langage populaire. *L'habitant* parle comme l'artisan, avec cette différence en sa faveur, qu'il s'est davantage tenu à l'écart des anglicismes.

Les jeunes gens de la campagne, dès qu'ils viennent en contact avec des personnes instruites, modifient leur langage, en mettant de côté les quelques locutions vicieuses qui contrastent avec les exigences de la langue étudiée. Il en coûterait peu d'exploiter ces éléments ; ce ne sont pas tous les peuples qui peuvent recruter ainsi du haut en bas de l'échelle sociale !

Est-ce trop demander à nos professeurs, à ceux qui s'occupent de l'instruction de la jeunesse, à notre clergé, qui peut faire tant de bien puisqu'il est le dépositaire de la confiance publique, est-ce trop demander que de les prier de tenter un effort dans ce sens ? Qu'ils forment leurs élèves au respect de la langue, de la langue avec laquelle disparaîtrait notre nationalité si on la laissait s'amoindrir.

XIX

Dans un récit de voyage publié par la *Revue des Deux-Mondes*, où il est parlé du Bas-Canada et des Canadiens-français uniquement, je relève, dans un seul petit chapitre de six pages, les mots suivants qui s'y trouvent sans commentaires ni traduction : *Settlement, colonists, gentry, nobility, grey nuns, lumberer, comforter, raft, Eastern Townships, Red River, Ship's stores.*

Pourquoi l'écrivain ne se sert-il point des mots français correspondant, et dont nous faisons usage ? Évidemment pour produire plus d'effet. Il appartient à une certaine littérature à la mode du jour qui s'exerce à saisir la "couleur locale" sur le vif. Et voilà comment ce baragouinage français-anglais cadre si agréablement avec son texte. Nouvelle manière de nous défigurer.

La langue anglaise ne s'est point emparé de nous. Nous sommes cependant un peu entamés par elle, mais Paris même est moins que toute autre ville en droit de nous reprocher quelques anglicismes qui se fa filent au Palais à chaque moment et dans les discours en temps d'élections. Ouvrons les journaux de la grande capitale ; leurs articles sont lardés de mots anglais, et de mots comme ceux-ci, par exemple — je prends au hasard : *Waiver, Eating-house, Police News, Sweetheart, Car, Square, Mutton Chops, Hand-Book, Match, Boating, Post Stamps, Winner, Blue Books et Yellow Books, Fare, Ticket, Fleet*, etc. J'ai lu quelque part que les Parisiens font usage de six cents mots anglais dont les équivalents en langue française sont connus de tout le monde, et ont plus de grâce que les mots anglais. Nous n'en sommes pas encore là.

D'autres sont moins heureux dans leurs conceptions. Le mot *raquette*, par exemple, n'est employé en France que pour désigner le petit objet avec lequel on lance le volant. Un auteur ayant lu que les Canadiens font, en hiver, des promenades en raquettes, et croyant voir là une faute d'impression, écrivit que, malgré la rigueur de leur climat, les Canadiens se promènent en *jaquette*. C'est d'autant plus curieux que nous avons l'habitude d'appeler les chemises de nuit *jaquettes*.

Voilà ce que l'on dit de nous
Dans le vieux pays de nos pères !

En France on dit : "wagon, rail, ébéniste ;" nous disons : "char, lisse, meublier." Qui a raison ?